

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

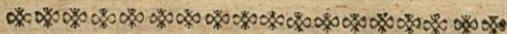
Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre VIII. Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1771



LETTRE VIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

24 Féur.

L'affaire est poussée avec une furieuse chaleur. Ce Solmes, je crois couche ici. Il ne cesse de leur faire sa cour, & sa faveur augmente à chaque moment. Des termes si avantageux ! Un si riche établissement ! On n'entend pas d'autre cri.

O ma chere amie ! fasse le Ciel que je n'aye pas sujet de déplorer la faute d'une Famille aussi riche que la mienne ! Je puis vous le dire, avec d'autant moins de réserve que nous avons joint cent fois nos regrets, vous pour une mere, moi pour un pere & des oncles, ausquels il n'y a point d'autre reproche à faire que leur excès d'estime pour ce fantôme de bien, qu'on appelle richesse.

Jusqu'à présent, je suis comme livrée à mon frere, qui prétend avoir pour moi autant de tendresse que jamais. Vous pouvez compter que je me suis expliquée fort sincerement avec lui. Mais il affecte de prendre un ton railleur, & de ne pouvoir se persuader qu'une fille aussi discrete & aussi
atta-

attachée à son devoir que sa sœur Clary, soit jamais capable de défobliger tous ses amis.

En verité, je tremble de mille choses que l'avenir présente à mon imagination, car il est évident pour moi qu'ils sont étrangement déterminés.

Mon pere & ma mere évitent adroitement de me donner l'occasion de les entretenir en particulier. Ils ne me demandent point mon approbation, parce qu'ils feignent apparemment de supposer que j'entre dans leurs vues. Cependant c'est auprès d'eux que j'espere de prévaloir, ou je n'ai cette espérance sur personne. Ils n'ont pas d'intérêt, comme mon frere & ma sœur, à forcer mes inclinations. Cette raison me rend moins empressée à leur parler. Je réserve toute ma force pour une audience que je veux obtenir de mon pere, s'il a la bonté de m'entendre avec patience. Qu'il est difficile, ma chere, de n'être pas du sentiment de ceux, à qui le devoir & l'inclination nous font souhaïter de ne pas déplaire !

J'ai déjà essuié le choc de trois visites particulieres de ce Solmes, outre ma part à ses visites générales ; & je trouve qu'il est impossible que je puisse jamais le supporter. Il n'a qu'une portion de sens fort commune, sans aucune teinture de sçavoir. Il n'entend
que

que la valeur des terres, la maniere d'augmenter son revenu, & tout ce qui appartient au ménage & à l'agriculture. Mais je suis devenue comme stupide. Ils ont commencé avec moi d'une maniere si cruelle, que la force me manque pour prendre le parti de la résistance.

Avant mon retour, ils se sont efforcés de faire entrer dans leurs vues la bonne Madame Norton, tant ils sont résolus de l'emporter; & son opinion n'ayant point été de leur goût, on lui a dit qu'elle feroit bien, dans les circonstances, de supprimer ses visites. Cependant c'est la personne du monde, après ma mere, qui feroit la plus propre à me persuader, si leurs projets étoient raisonnables, où tels qu'elle pût les approuver.

Ma tante s'étant échapée à dire aussi, qu'elle ne croyoit pas que sa nièce pût jamais prendre du goût pour M. Solmes; on l'a obligée d'apprendre une autre leçon. J'attends demain une visite d'elle. Comme j'ai refusé d'entendre de la bouche de mon frere & de ma sœur les articles du noble établissement, elle est chargée de m'informer de ce détail & de recevoir ma détermination; car on m'a dit que mon pere n'a pas même la patience de supposer, que je puisse former la moindre opposition à sa volonté.

En

En même tems, on m'a signifié que si je voulois faire plaisir à tout le monde, je n'irois pas à l'Eglise Dimanche prochain. On m'avoit fait la même déclaration Dimanche dernier, & je m'y conformai. On apprehende que M. Lovelace ne se trouve à l'Eglise, dans le dessein de me ramener au logi.

Communiquez moi, chere Miss Howe, un peu de votre charmant esprit; jamais je n'en eus tant de besoin.

Vous supposez bien que ce Solmes n'a pas raison de vanter ses progrès auprès de moi. Il n'a pas le sens de dire un mot qui convienne aux circonstances. C'est à eux qu'il fait la Cour. Mon frere prétend me la faire pour lui, comme son Procureur; & je refuse absolument d'écouter mon frere. Mais sous prétexte qu'un homme si bien reçu & si bien recommandé par toute ma Famille a droit à mes civilités, on affecte d'attribuer ce refus à ma modestie; & lui, qui ne sent pas ses propres défauts, s'imagine que ma réserve, & le soin que j'apporte à l'éviter, ne peuvent venir d'une autre cause: car toutes ses attentions, comme je Pai déjà dit, sont pour eux, & je n'ai pas l'occasion de dire non, à un homme qui ne me demande rien. Ainsi, avec la supériorité affectée

fectée de son sexe, il semble moins embarrassé du succès, que de sa pitié pour la timidité d'une petite personne de mon âge.

25 Févr.

J'ai eu la conférence qu'on m'avoit annoncée, avec ma tante. Il a fallu entendre d'elle les propositions de l'homme, & les motifs qui leur donnent tant de chaleur pour ses intérêts. C'est à contrecœur que j'observe seulement, combien il y a d'injustice de sa part à faire de telles offres, & de la part de ceux que je respecte, à les accepter. Je le hais plus qu'auparavant. On a déjà obtenu une terre considérable aux dépens des héritiers naturels, quoique fort éloignés; je parle de celle que la marraine de mon frere lui a laissée; & l'on se flatte à présent de l'espérance chimérique de s'en procurer d'autres, ou de voir du moins retourner la mienne à la famille. Cependant le monde; dans mes idées, n'est qu'une grande Famille. Etoit-ce autre chose dans l'origine? Qu'est-ce donc que cette avidité de rapporter tout aux siens dans un cercle si étroit, si ce n'est favoriser une parenté dont on se souvient, au préjudice d'une parenté oubliée?

Mais ici, sur le refus absolu que j'ai fait de lui, à quelques conditions qu'il puisse se

se présenter, on m'a fait une déclaration qui me blesse jusqu'au cœur. Comment puis-je vous l'apprendre? Mais il le faut. C'est ma chère, que d'un moi entier, ou jusqu'à nouvel ordre, je ne dois entretenir de correspondance avec personne hors de la maison. Mon frère, sur le rapport de ma tante, qu'elle a fait néanmoins, comme j'en suis bien informée, dans les termes les plus doux, & même en donnant des espérances éloignées, quoiqu'elle n'eût pas reçu de moi cette commission; mon frère est venu m'apporter la défense, d'un ton d'autorité. Pas même avec Miss Howe? lui ai-je dit. Pas même avec Miss Howe, d'un air moqueur; car n'avez-vous pas avoué, Miss, que Lovelace est traité en favori dans cette maison? Voyez, ma chère amie! Et croyez-vous, mon frère, que ce soit-là le moyen..... Il m'a interrompue malignement, vos idées se tournent-elles de ce côté-là? je vous avertis qu'on interceptera vos lettres. Là dessus, il m'a quittée en courant.

Ma sœur est entrée un moment après. A ce que j'entens ma sœur Clary, voilà un beau chemin dans lequel vous vous engagez: mais comme on suppose que ce n'est pas sans secours que vous vous endurez contre votre devoir, je suis chargée de vous dire qu'on vous sçatra bon gré d'éviter, pen-



dant l'espace de huit ou quinze jours, de rendre & de recevoir des visites.

Quoi ? lui ai-je dit, cet ordre peut-il venir de ceux à qui je dois du respect !... demandez-le, demandez-le, mon enfant, en faisant deux tours en rond du bout du doigt. J'ai rempli ma commission. Votre papa veut être obéi. Il est porté à croire que vous ne manquerez pas d'obéissance, & il voudroit prévenir ce qui pourroit vous exciter à la révolte. J'ai répondu à ma sœur que je connoissois mon devoir, & que j'espérois qu'on n'y attacheroit pas des conditions impossibles. Elle m'a dit que j'étois une hardie petite créature, remplie de vanité & d'une folle opinion de moi-même ; que dans mes sages raisonnemens, je me croyois seule capable de juger du bien & du mal ; que pour elle, il y avoit long tems qu'elle avoit pénétré toutes ces spécieuses apparences, mais que j'allois montrer à tout le monde ce que j'étois dans le fond.

Chere Bella ! lui ai-je dit, les mains & les yeux levés, pourquoi tous ces étranges propos ? Chere, chere *Bella*, pourquoi..... Tous ces *chere Bella*, m'a-t-on répondu, n'ont aucun effet sur moi. Je vous déclare que je perce au travers de toutes vos *forceries*. Ma chere ! c'est une expression bien terrible. Elle est sortie brusquement, en ajoutant

ajoutant dans sa fuite ; & tout le monde y percera bien-tôt aussi, j'ose le dire.

Hélas ! me suis-je dit à moi-même, quelle sœur ai-je donc-là ? Qu'ai-je fait pour mériter ce traitement ! Ensuite mes regrets sont tombés sur la bonté de mon grand-pere, qui m'a distinguée avec trop de faveur.

25 Fév. au soir.

J'ignore ce que mon frere & ma sœur ont pu dire à mon désavantage ; mais je suis extrêmement mal dans l'esprit de mon pere. On m'a fait avertir à l'heure du thé. Je suis descendue avec un visage ouvert. Les circonstances m'ont bien-tôt forcée d'en changer.

C'étoit une contenance si grave & si composée, dans chaque personne de la compagnie ! Ma mere avoit les yeux fixés sur les vases de la table ; & lorsqu'elle les levoit, c'étoit pesamment, comme si ses paupieres eussent été chargées d'un poids, & sans les jeter de mon côté. Mon pere étoit à demi assis dans son fauteuil, pour n'avoir pas la tête tournée vers moi ; les mains l'une sur l'autre, & les doigts en mouvemens comme si sa colere s'étoit communiquée jusqu'au bout. Ma sœur étoit sur une chaise, avec l'air d'une personne qui enfile. Mon frere a paru me regarder avec mépris, après m'avoir

mésurée des yeux, à mon arrivée, depuis la tête jusqu'aux pieds. Ma tante, qui étoit aussi de l'assemblée, a jetté, sur moi quelques regards contrains, & s'est baissée froidement vers moi pour répondre à ma révérence. Ensuite, d'un coup d'œil, adressé successivement à mon frere & à ma sœur, elle m'a semblée leur rendre compte de cette rigueur affectée. Bon Dieu! ma chere, pourquoi vouloir employer la voie de la crainte, plutôt que celle de la douceur, avec un esprit qui n'a pas été regardé jusqu'à présent comme incapable de persuasion & de générosité?

J'ai pris ma chaise. Ferai-je le thé, Madame? ai-je demandé à ma mere. Vous savez, ma chere que j'ai toujours été dans l'usage de faire le thé. Un non, prononcé de la maniere la plus courte, a été la seule réponse, & ma mere s'est mise elle-même à faire le thé. Betti, la femme de chambre de ma sœur, étoit-là pour servir. Mon frere lui a dit de se retirer, & qu'il serviroit l'eau lui-même. Je me sentoie le cœur dans un désordre extrême, & l'on devoit s'en apercevoir à l'embarras de mes mouvemens. Quelle sera donc la fuite? disois-je en moi-même. Bien-tôt ma mere s'est levée, & prenant ma tante par la main; un mot, maître; & sous ce prétexte, elles sont sorties ensemble

ensemble. Ma sœur s'est dérobée aussi-tôt. Mon frère a suivi son exemple. En un mot je suis demeurée seule avec mon père.

Il a pris un regard si sévère, que le cœur m'a manqué autant de fois que j'ai voulu ouvrir la bouche pour lui parler. Je crois avoir oublié de vous dire que tout le monde avoit gardé jusqu'alors un profond silence. A la fin, j'ai demandé à mon père s'il désireroit encore une tasse de thé. Il m'a répondu, avec le même monosyllabe qui avoit été la réponse de ma mère; & s'étant levé, il s'est mis à se promener dans la chambre. Je me suis levée aussi, dans l'intention de me jeter à ses pieds; mais j'étois trop consternée par la sévérité de son visage, pour hazarder ce témoignage même des sentimens dont mon cœur étoit comme étouffé. Il s'est approché du dos d'une chaise, où sa goutte l'a forcé de s'appuyer: j'ai repris un peu plus de courage. Je me suis avancée vers lui, & je l'ai supplié de m'apprendre en quoi j'avois eu le malheur de l'offenser.

Il a détourné la tête; & d'une voix forte, il m'a dit: Clarisse, Clarisse; apprenez que je veux être obéi.

Dieu me préserve, Monsieur, de manquer jamais à l'obéissance que je vous dois. Je ne me suis jamais opposée à vos volontés. Ni moi Clarisse, à vos fantaisies;



a-t-il interrompu. Ne me mettez point dans le cas de ceux qui ont marqué trop d'indulgence à votre sexe, en me contredisant pour prix de la mienne.

Vous savez, ma chere, que mon pere, non plus que son fils, n'a pas une opinion trop favorable de notre sexe ; quoiqu'il n'y ait pas sur la terre de femme plus complaisante que ma mere.

J'allois lui faire des protestations de respect..... Je ne veux point de protestations, je n'écoute point de paroles, on ne m'amuse point par des discours, je veux être obéi. Je n'ai point d'enfant, je n'en aurai point qui ne m'obéisse.

Monsieur, vous n'avez jamais eu sujet, j'ose le dire.....

Ne me dites point ce que j'ai eu, mais ce que j'ai, & ce que j'aurai.

Monsieur ! faites moi la grace de m'écouter. Je crains bien que mon frere & ma sœur.....

Gardez vous, petite fille, de parler contre votre frere & votre sœur. Ils ont à cœur, comme ils le doivent, l'honneur de ma famille.

Et j'espere, Monsieur !.....

N'esperez rien, Ne me parlez point d'espérances, mais de réalités. Je n'exige rien de
de

de vous que vous ne puissiez accomplir & que votre devoir ne vous oblige d'accomplir.

Eh bien, Monsieur, je l'accomplirai. Mais j'espere néanmoins de votre bonté.....

Point de plaintes. Point de *Mais*, petite fille ; point de retranchemens. Je veux être obéi, & de bonne grace ; ou je vous renonce pour ma fille.

Je me suis mise à pleurer. Je me suis jettée à ses genoux. Souffrez que je vous conjure, mon très-cher & très-honoré pere, de ne me pas donner d'autre maître que vous & ma mere. Que je ne sois pas forcée d'obéir aux volontés de mon frere..... J'allois continuer, mais il est sorti. Il m'a laissée dans la posture où j'étois, en disant qu'il ne vouloit pas m'entendre chercher par subtilité & par adresse à mettre des distinctions dans mon devoir, & répétant qu'il vouloit être obéi. J'ai le cœur trop plein ; si plein, ma chere, que je ne puis le décharger ici sans mettre mon devoir en danger. J'aime mieux quitter la plume..... Cependant j'ai peine..... Mais absolument je quitte la plume.

